
Isabel Violante

Ferveur lisboète

Traduire les *Lusiades*, en vers, gageure. Près de 9 000 vers, 10 chants, 1 102 octaves d'hendécasyllabes, rimes embrassées et plates alternées, épopée et tragédie, une veine lyrique, un souffle de poésie latine, du Moyen Âge sanguinaire, une géographie confuse, une mythologie touffue. Mais cela surtout, qui me donne chaque fois que je rouvre le livre de l'ardeur au travail, cette observation simplissime : Camoens écrit avec peu de mots. *Brave, fort, rude, la terre, la guerre, la mer*, toujours quelques mots qui se répètent, voire des vers entiers, et des ralentis sublimes, tout un vers pour dire que Gama ouvre la bouche pour parler, que le vent souffle : si je refuse de polir le texte, ma traduction rudoiera le lecteur, mais j'approcherai au mieux l'âpreté du texte.

Je ne raconterai ici, de cette traduction encore en cours, qu'un moment privilégié : les quatre semaines passées à Lisbonne, pendant l'été 2002, à ne faire que cela – traduire, et retrouver la langue depuis laquelle je traduis, qui fut jadis ma langue maternelle, dressant jour après jour le portulan d'un bref voyage.

J'arrive à Lisbonne dans des conditions royales, rassurée par un éditeur bienveillant, nantie d'une bourse de la Fondation Calouste Gulbenkian, conseillée par son directeur à Paris, accompagnée de loin par des anges gardiens, accueillie par ma mère qui a fait le déplacement pour que nous nous retrouvions, une semaine, dans ma ville natale, hébergée ensuite dans un appartement dont je ne connais, pour l'instant, que la situation merveilleuse – dans l'Alfama, avec vue sur le Tage.

Mais j'arrive aussi avec un retard inavouable sur mon cahier des charges, deux chants grossièrement traduits et un autre plus abouti, le seul

que j'aie présenté autour de moi, et soumis au CNL qui l'a approuvé. Dans cette aventure, depuis le début, je n'ai pour armes que mon enthousiasme forcené et naïf.

Première semaine

Lundi. Apprendre à connaître une nouvelle bibliothèque est toujours laborieux. Le premier jour, seuls quelques catalogues d'expositions commémoratives me secourent. Ma carte de bibliothèque est encore en cours de validation, je ne peux consulter que les usuels, simple feuilletage, apprentissage en douceur.

Mardi. Les choses sérieuses commencent : j'apprends à commander des livres, et tombe sur une traduction en vers, publiée à la fin du XIX^e siècle – qui n'est qu'un montage d'extraits des trois premiers chants. La légende veut que Madame de Staël ait retouché les vers français de son amant putatif, le duc de Palmela, grand diplomate portugais devant l'Éternel. Le résultat, lui, n'a rien d'impérissable.

Mercredi. Je reçois l'autorisation d'entrer en bibliothèque avec mon exemplaire de travail, corné, annoté, déjà usé. Par comparaisons successives, j'essaie de comprendre quelque chose aux éditions critiques.

Jeudi. Mauvaise journée. Je m'embrouille, commande trop de livres, n'en viens pas à bout.

Vendredi. Je refais surface, naviguant entre les salles – Réserve, Périodiques, Lecture – pour varier la concentration. Le café est délicieux, le rythme meilleur, je travaille jusqu'à la fermeture, et affronte l'Adamastor du Chant v – le géant qui hante le Cap des Tourmentes...

Samedi, on ne commande pas de livres. En accès libre, cependant, une merveille : un dictionnaire portugais-latin, en dix volumes, de 1712 (par un Français, le père Raphaël Bluteau, qui prêcha devant les reines de France et d'Angleterre et, tout éclairé qu'il parût, siégea à Lisbonne dans le tribunal de l'Inquisition), qui à travers des citations, proverbes et formules bien usées, archaïques, opaques, raconte le sens des mots plus qu'il ne l'explique. Ainsi je découvre que « Galerno » fut le nom d'un vent, avant d'être un adjectif – synonyme de doux.

Dimanche. J'emménage dans l'appartement de l'Alfama, ses murs bleus, le Tage de la terrasse, le silence, les oiseaux, les bougainvillées. Le paradis, certainement, même pour qui n'affronte pas une épopée maritime. Bien sûr, ce port fluvial renvoie plus à Pessoa – les quais, « le mystère de chaque aller et chaque retour » — qu'à Camoens – « Nous ne vîmes plus que

le ciel et la mer. » Mais jamais je n'ai été aussi proche des motifs de la poésie portugaise – de ce qui a entretenu, en moi, pendant des années, la connaissance de la langue. Car je ne connais que le portugais de la poésie.

Pour regagner le monde, je fais un pèlerinage à Belém, où les *pasteis de nata*, à la crème très lisse, sont plus délicieux encore que dans le souvenir.

Deuxième semaine

Lundi. Je commence le relevé systématique de toutes les traductions françaises accessibles : celles qu'indique Bismuth, celles qu'annonce le catalogue de la BN de Lisbonne. Certaines manquent à l'appel, j'apprendrai plus tard le nom de cette demoiselle M. M. qui tourne en français des passages de l'épisode Inès de Castro, publiés à Amsterdam en 1730. Et lorsque je reçois les livres commandés, c'est l'émerveillement ; je tiens un manuscrit d'aspect précieux et vénérable : des passages des épisodes d'Inès et de l'Adamastor, mis en vers français par un pittoresque Sulpice Gaubier de Barrault. Autre surprise à la lecture : cette traduction est assez naïve pour être fidèle, assez simple pour conserver les répétitions, assez lointaine pour se dorer d'une jolie patine. Aussitôt je commence à la transcrire. J'en ferai bien quelque chose – au moins, m'en imprégner.

Mardi. De Sulpice Gaubier de Barrault je sais désormais tout – qu'il s'est mêlé de théâtre, a combattu dans l'armée de Marie-Thérèse d'Autriche, s'est fait une spécialité des vers commémoratifs – anniversaires royaux, départs et retours princiers – et même qu'il a su tourner en vers un éloge de la censure. Le professeur Luíz Farinha Franco, conservateur de la BN de Lisbonne, me raconte ses péripéties comme un roman de Gautier, dans un français d'une élégance absolue. J'en tire des conclusions délicieusement contre-sainte-beuviennes : qu'on peut faire une bonne traduction, par hasard, par miracle, sans que rien n'y prépare, rien n'en découle. D'autres traductions en vers, du XIX^e, me semblent, en regard, décevantes.

Mercredi. Je passe la journée et la soirée à assassiner Inès de Castro.

Jeudi. Journée perdue pour la traduction, où je plonge dans de palpitantes bibliographies pour dresser la liste la plus complète possible de mes prédécesseurs. Cependant, à la toute fin de la séance en bibliothèque, dans une vénérable *Histoire du Portugal* de 1700, je trouve un récit du voyage de Gama avec des formules merveilleuses : « faire aiguade », « quelque teinture de langue arabe », « nautonnier ». Et je me fabrique un lexique.

Vendredi. Car traduire est d'abord – avant l'histoire de la littérature, et la critique, et les éditions, et tout ce que j'apprends ici – une question de

mots. Parfois simples, et cependant opaques. J'ai à faire aujourd'hui à une « *dura esperança* » (chant v), dure espérance, dur espoir, espérance dure : je varie les combinaisons du substantif avec l'adjectif, pour en comprendre le sens. Les autres traducteurs glissent, supposent l'espérance dure à abandonner, glosent, expliquent, esquivent, la « dure espérance » me résiste. Puis un vers me revient. Cette séduction de l'espérance, à la fois trompeuse et difficile à abandonner, n'est-ce pas ce qu'Apollinaire exprime en répétant « Comme la vie est lente / et comme l'Espérance est violente » ? Je tiens le bon mot – et une rime en prime (violente / inconstante).

Samedi. Je découvre que le dictionnaire du père Bluteau, théatin éclairé, est le premier dictionnaire de la langue portugaise. Non seulement le bon instrument : le seul.

Dimanche solaire. Fatalement, je visite les tombes de ceux qui ont dans les *Lusíades* leur plus beau tombeau. Car Lisbonne a consacré à Gama et Camoens deux cénotaphes, un dans l'abbaye largement néogothique des Hiéronimites, l'autre dans le pompeux Panthéon national.

Troisième semaine

Lundi. Simple, éprouvante relecture du travail accompli.

Mardi. La journée me file entre les doigts, le nez dans deux traductions en vers du milieu du XIX^e. Pour faire de l'alexandrin à partir de vers de onze pieds, il fallait parfois ajouter un mot : d'où une débauche de « doux », « azuré », « éthéré », « empyrée », qui sont les termes les moins adaptés aux marines et aux caractères de Camoens. La rime plate assassine les octaves. Mais savoir critiquer les autres n'est en rien la garantie que l'on sait traduire.

Mercredi. Cahin-caha j'ai achevé deux chants. Je me crispe sur quelques mots qui signifient plus que de simples mots, et qu'aucun dictionnaire, vocabulaire, encyclopédie ne m'explique (au sens propre : *explicare*, déplier, dégager de l'enveloppe, mettre à nu, livrer), comme « *varão* » (héros, seigneur, homme ?), « *busca* » (recherche, quête, comme pour le Graal ?), et toutes les notions de force, vertu, cœur et témérité qui accompagnent une épopée guerrière. Désormais je fonctionnerai par triangulation, en passant par les traductions canoniques du latin en portugais (comment a-t-on traduit « *Arma virumque cano* » ? Parfois *vir* devient « heroi », et parfois, justement, « *varão* »), ou bien par la tradition médiévale (la quête du Graal se dit *demanda*, en portugais ; donc Camoens n'inscrit pas Gama et sa *busca* de la route des Indes dans une veine médiévale).

Jeudi. À Coimbra pour rencontrer le directeur de la Bibliothèque, et prendre contact avec le groupe de camonistes de cette université.

Vendredi. Journée migraineuse, déprimante, perdue.

Samedi. Journée d'exaltation : la vérification d'une certitude trouvée par tâtonnements, à savoir qu'en matière de traduction il s'agit, essentiellement, de savoir *dans quelle langue* on traduit. J'ai en tête *Le cimetière marin* de Valéry pour le mètre, *Les tragiques* d'Agrippa d'Aubigné pour la virulence. Il me manque quelque chose d'aventureux et serein ensemble, d'épique enfin, que la littérature française décidément n'a pas (car on peut prendre *La Franciade* ou *La Henriade* comme référents, pas comme modèles). Je redemande l'histoire du Portugal de 1700 que j'avais déjà eue entre les mains, dont j'avais senti la richesse lexicale. Mais au lieu de compiler du vocabulaire dans un petit cahier, j'ouvre le beau volume aux pages relatives à Vasco de Gama, puis les *Lusiades*. Les deux livres devant moi, comme encadrée par ces deux textes, je traduis, pour une fois, avec aisance, rythme, vitesse, fluidité : les vers seront à reprendre, mais je suis certaine que le ton est juste, parce qu'à chaque instant je me le remets à l'oreille – *dans quelle langue* ne déterminant pas uniquement un champ lexical, mais aussi des licences, des inversions, des lourdeurs ou des raccourcis que la grammaire et le bon usage ne prévoient ou ne proposent plus.

(Revenue à Paris, je me relis. Il est frappant que le premier mot appris dans cette *Histoire du Portugal* ait été « faire aiguade ». C'est exactement ce que j'ai fait : j'ai été puiser mon eau, mes mots, et la transparence, et la fluidité de ma version dans un texte ancien. J'y ai fait aiguade. Manzoni a lavé son italien lombard dans l'Arno. Je trempe ma traduction chez Lequien de la Neufville.)

C'est dimanche, je retourne à Coimbra, promenade ensoleillée, et dans le train relecture rêveuse du travail de la semaine.

Dernière semaine

Lundi. La dernière semaine commence, me serre le cœur. J'ouvre le fichier du chant traduit, bâclé je dirais maintenant, il y a fort longtemps, et au grand agacement des voisins je passe la journée à tambouriner sur la table, à la recherche du décasyllabe non pas parfait, certes non, mais possible.

Mardi. Encore une journée de relecture, à la poursuite du mot exact, d'une rime parfois, sous la protection de Valéry – c'est exactement cela, un moule sonore dans lequel faire entrer un sens exact. Les yeux fermés pour suivre la pensée, les doigts agiles, je murmure et tambourine, et soudain me sens affranchie des traductions en alexandrins qui m'empoisonnaient au début du séjour.

Mercredi. Vasco Graça Moura me rejoint en bibliothèque ; poète, homme politique, et traducteur redoutable, qui a mis en portugais la *Divine comédie* en tierce rime, le *Testament* de Villon, les *Sonnets* de Shakespeare tout récemment. Très attentif, très clair, et intransigeant. Sa didactique du décasyllabe est lumineuse. Sa critique d'un vers bancal est exacte (« Les faits sinistres et dignes de la mémoire / Qui exhume les hommes de leur sépulcre », où l'article devant mémoire peut heureusement sauter). Puis on revient sur ce sépulcre, et en fin d'après-midi il me rappelle pour me suggérer un *cimetière* parfait, assonancé avec *guerre* et *terre*, plus haut dans la même octave.

Jeudi. Je relis, Bluteau sous la main, des scènes de bataille et de carnage dont m'apparaît, brusquement, la violence inouïe.

Vendredi. J'essaie de finir le troisième chant, traduit jusqu'ici par petits bouts (il comprend l'épisode d'Inès de Castro, certainement le passage que j'ai le plus poli). Et ensuite je prends congé de la bibliothèque, si accueillante, de la cafétéria au café fort et aux oranges fraîches, de M. Farinha Franco qui n'a pas compté son temps et son attention, de l'ami historien qui m'a guidée parmi les livres et dans Lisbonne.

J'emporte la conscience du travail immense à accomplir, et la satisfaction d'avoir échafaudé, plus qu'une part de ce travail, plus qu'une impossible méthode, quelques instruments qui vont désormais m'accompagner. Parfois, dans les jours qui suivent, je rouvre mon ordinateur portable, corrige une syllabe, reprends le cahier où j'ai copié, plus que des mots isolés, des vers, des vers français, pour m'assurer que Du Bellay a écrit de beaux sonnets en décasyllabes, pour le plaisir de me remémorer ces quatrains de Mallarmé qui s'achèvent par une rime vertigineuse, « jusqu'au / Sourire du pâle Vasco ». Tenir un cahier de vocabulaire est un bon apprentissage, comme tant de lectures en amont, le travail critique, les livres d'histoire, les questions d'édition du texte. Tout comme ce carnet de route – et je bénis l'ami qui m'y a initiée. Car la traduction est lecture – comment l'appelait-il ? une loupe, je crois ; ou encore une lunette, un télescope, un microscope, un sublime instrument d'optique. Il se peut que j'aie voulu traduire les *Lusiades* pour être certaine de les lire. De véritablement regarder le texte. Et aussi, pendant ces quatre semaines portugaises, pour regarder de l'intérieur la langue où je suis née.